

Wolfgang Tillmans

05/10/2019 — 18/01/2020

IMAGE
IMATGE
*centre
d'art*



D
DIAGONAL
RÉSEAU NATIONAL DES STRUCTURES DE DIFFUSION
ET DE PRODUCTION DE PHOTOGRAPHIE

EXPOSITION

DU 5 OCTOBRE 2019

AU 18 JANVIER 2020

VERNISSAGE

VENDREDI 4 OCTOBRE 2019

À PARTIR DE 19H

En présence de Pascal Beausse,
responsable de la collection
photographie au Cnap,
commissaire associé.

LE RDV DU MARDI MIDI

MARDI 8 OCTOBRE

À PARTIR DE 12H00

Rendez-vous dédié aux
enseignants et professionnels
de l'animation pour une
découverte de l'exposition
et un temps d'échanges autour
des pistes pédagogiques et
prolongements possibles.

SOIRÉE ÉCHO / CINÉ TAPAS

MARDI 15 OCTOBRE

IMAGE/IMATGE - 19H30

CINÉMA LE PIXEL - 21H00

Visite de l'exposition et projection
d'un film en écho.

CONFÉRENCE**PHOTOS D'ADOS**

JEUDI 14 NOVEMBRE À 19H

Sophie Limare est invitée pour
une conférence de sensibilisation
à l'art contemporain en lien avec
l'exposition. Un partenariat avec
l'association Paroles et Musiques
(Orthez).

LA VISITE DU SAMEDI

SAMEDI 24 OCTOBRE

ET 11 JANVIER À 15H

Découverte sensible et ludique de
l'exposition. Cette visite conviviale
et pour toute la famille se termine
par un goûter !

Wolfgang Tillmans est l'un des artistes les plus importants de sa génération. Depuis le début des années 90, il ne cesse d'interroger et d'étendre les possibilités de la photographie et ses formes d'exposition. Une approche critique où se mêlent indifféremment des questions qui irriguent le débat sociétal et politique et une approche poétique, sensuelle et affective du réel.

Le centre d'art présente pour cette exposition un ensemble conséquent et représentatif du travail de l'artiste appartenant à la collection du Centre national des arts plastiques (Cnap). Des années 90 au milieu des années 2000, le corpus réuni ici propose une traversée dans l'œuvre de l'artiste avec deux installations photographiques emblématiques de ses débuts et trois grandes photographies qui témoignent de ses recherches et expérimentations autour du médium lui-même.

Wolfgang Tillmans est né en 1968 en Allemagne. Il vit et travaille entre Berlin et Londres. Il a exposé dans les plus grandes institutions internationales : Stedelijk Museum, Amsterdam (2008) ; Hamburger Bahnhof, Berlin (2008) ; Kunsthalle, Zurich (2009) ; Moderna Museet, Stockholm (2009) ; Philadelphia Museum of Art (2014) ; Centre Pompidou, Metz (2014) ; National Museum of Modern Art, Osaka (2015) ; Metropolitan Museum of Art, New York (2015) ; Fundação de Serralves, Porto (2016) ; Tate Modern, Londres (2017) ; Fondation Beyerler, Bâle (2017) ; Kunstverein, Hambourg (2017) ; Musée d'Art Contemporain, Kinshasa (2018), Carré d'art de Nîmes (2018). Il a été lauréat du très prestigieux Turner Prize en 2000.

**Commissaires : Cécile Archambeaud et Pascal Beausse,
responsable de la collection photographie du Cnap**

Cette exposition est présentée dans le cadre de *L'Engagement*, une manifestation nationale organisée par le Réseau Diagonal en partenariat avec le Cnap et le soutien du ministère de la Culture - DGCA et de l'ADAGP.

LES ŒUVRES PRÉSENTÉES

Wolfgang Tillmans

(Sans titre)

1990-1994

Ensemble de 9 photographies et 2 photocopies

L'œuvre photographique de Wolfgang Tillmans telle que nous la connaissons prend naissance vers 1988/1989. Le déclic lui vint de la scène musicale, avec l'apparition de l'acid house en Europe vers 1988, qui fut une expérience décisive pour toute une génération. Cet ensemble, historique, est emblématique des premières installations de l'artiste où il explore son univers familier, ses amis, la scène électro et gay des 90's, sa propre culture et celle des britanniques et des allemands de son âge. Apparaît déjà une réflexion sur l'accrochage avec des photographies et des photocopies de formats différents, scotchées ou punaisées à même le mur et collées les unes aux autres.

Wolfgang Tillmans

Sans titre

1992-1998

Installation photographique
Série de 35 photographies indissociables
C-print et impression laser
Inv. : FNAC 99369 (1à35)

Chez Tillmans les œuvres ne sont pas installées selon un ordre chronologique, les photographies ne sont pas alignées à même hauteur, mais se trouvent éparpillées sans ordre apparent sur le mur, les grandes avec les petites, les figuratives avec les abstraites, les encadrées avec les non-encadrées. Tillmans suit un ordre dicté par les relations visuelles entre les images, un ordre de la multiplicité et de l'éclatement. Ainsi se forment des constellations où se mêlent tous les genres traditionnels revisités (portraits, paysages, natures mortes), des scènes de la vie ordinaire, des scènes de sexe, d'amour, de nuits; des fragments de vêtements froissés, des détails de corps en gros plan, des coupures de journaux ou des ciels inouïs... Cette grande installation propose un très bel exemple de la manière dont Tillmans pousse la photographie vers de nouvelles directions tout en posant un regard critique sur le monde qui l'entoure.

Wolfgang Tillmans

Paper Drop (white) b

2004

Épreuve d'artiste de 1/1 + 1 EA
Photographie couleur
Épreuve numérique sur papier Kodak Endura Ultra contrecollée sur forex
133,5 x 201,3 cm
Inv. : FNAC 2011-0199

Wolfgang Tillmans

Paper Drop (red)

2006

Épreuve d'artiste de 1/1 + 1 EA
Photographie couleur
Épreuve numérique sur papier Kodak Endura Ultra contrecollée sur forex
134,8 x 201,2 cm
Inv. : FNAC 2011-0198

Paper Drop (Goutte de papier) est une série commencée en 2001 où il est question du corps de la photographie, la feuille de papier où vient s'inscrire l'image étant concomitante à son apparition. Cette série nous rappelle que toutes les images apparaissent sur la face plane du papier mais qu'elles sont aussi des objets. On y devine une grande feuille de papier repliée sur elle-même qui prend la forme d'une goutte en trois dimensions. Cette série est symptomatique des allers-retours que fait l'artiste entre figuration et abstraction.

Wolfgang Tillmans

Urgency VI

2006

Épreuve d'artiste de 1/1 + 1 EA
Photographie couleur
Épreuve numérique sur papier Kodak Ultra Endura contrecollée sur forex
170 x 228,2 cm
Inv. : FNAC 2011-0200

La série des *Urgency* va encore plus loin vers l'abstraction et poursuit une réflexion sur le médium photographique et sa matérialité : de quoi sont faites les images au juste ? Cette photographie se situe dans le sillon des *Blushes*, puis des *Mental Pictures* produites sans appareil photo et sans négatif, uniquement par le jeu de la lumière et de la chimie.



Wolfgang Tillmans

***Smoker chemistry*, septembre 1992**

FNAC 94105 (7), FNAC 94105 (11)

Centre national des arts plastiques

© Wolfgang Tillmans / Cnap /

crédit photo : (service interne)

EXPOSITIONS PERSONNELLES (SÉLECTION)

2020

Wiels Brussels, Bruxelles, Belgique.
Fragile, IFA World Tour #1, Afrique.

2019

Maureen Paley, Londres, Royaume Uni.
Fragile, IFA World Tour #1, Modern Art Museum
- Gebre Kirstos Desta Center, Addis Abeba,
Ethiopie.

Wolfgang Tillmans, centre d'art image/imatge,
Orthez, France

2018

Wolfgang Tillmans – Kaiserringträger der Stadt
Goslar 2018, Mönchehaus Museum Goslar,
Allemagne.

Rebuilding the future, Irish Museum of Modern
Art, Dublin, Irlande.

Qu'est ce qui est différent?, Carré d'art, Musée
d'art contemporain de Nîmes, France.

Galerie Buchholz, Cologne, Allemagne.

David Zwirner, New York, Etats-Unis.

Fragile, IFA World Tour #1, Musée d'art
contemporain et des multimédias (Echangeur),
Kinshasa/Nairobi/Johannesburg, Afrique du Sud.

David Zwirner, Hong Kong, Chine.

2017

*Zwischen 1943 und 1973 lagen 30 Jahre. 30
Jahre nach 1973 war das Jahr 2003*, Kunstverein
Hamburg, Allemagne.

Wolfgang Tillmans from Xue Bing's Collection,
Pond Society, Shanghai, Chine.

Wolfgang Tillmans, Fondation Beyeler, Riehen/
Basel, Suisse.

Wolfgang Tillmans, Tate Modern, Londres,
Royaume-Uni.

Transparency, Walker Art Gallery, Londres,
Royaume Uni.

2016

Wolfgang Tillmans, Gallery of Modern Art,
Glasgow, Ecosse, Royaume-Uni.

Wolfgang Tillmans pictures from New World,
Gallery of Modern Art, Glasgow, Ecosse,
Royaume-Uni.

On the verge of visibility, Fundação de Serralves,
Porto, Portugal.

2015

Hasselblad Center, Göteborgs Konstmuseum,
Gothenburg, Suède.

Dum Umeni – House of Art, Ceske Budejovice,
République tchèque.

Lignine Duress, Galerie Chantal Crousel, Paris,
France.

Book for Architects, The Metropolitan Museum of
Art, New York, Etats-Unis.

PCR, David Zwirner, New York, Etats-Unis.

Your Body is Yours, The National Museum of
Modern Art, Osaka, Japon.

Book for Architects, The Metropolitan Museum of
Art, NY, Etats-Unis.

Panoramabar, Berlin (installation permanente),
Allemagne

2014

ARCO Foundation Collection, CA2M Centro de
Arte Dos de Mayo, Madrid, Espagne.

Art & Me, Mudam, Luxembourg, Luxembourg.

1984-1999. The Decade, Centre Pompidou-Metz,
Metz, France.

In Dialogue: Wolfgang Tillmans, Philadelphia
Museum of Art, Philadelphia, PA, Etats-Unis.

Fondation Beyeler (collection display curated by
Wolfgang Tillmans), Bâle, Suisse.

Affinity, Wako Works of Art, Tokyo, Japon.

2013

Silver, Galerie Buchholz, Berlin, Allemagne.

Central nervous system, Maureen Paley, Londres,
Royaume-Uni.

Neue Welt, Les Rencontres d'Arles, Arles, France.

from Neue Welt, Andrea Rosen Gallery, New York,
Etats-Unis.

Museo de Arte de Lima, Lima, Pérou.

Kunstsammlung Nordrhein-Westfalen, K21,
Düsseldorf, Allemagne.

Museo de Artes Visuales, Santiago, Chili.

Wolfgang Tillmans – Düsseldorf Raum 2001–
2007, (collection display), Museum Kunstpalast,
Düsseldorf, Allemagne.

CATALOGUES ET LIVRES D'ARTISTES

2012

Moderna Museet, Stockholm, Suède.
Museo del Banco de la Republica, Bogota, Colombie.
Neue Welt, Kunsthalle, Zürich, Suisse.
The Common Guild in Glasgow, The Glasgow International Festival of Visual Art, Écosse, Royaume-Uni.
Sao Paulo Museum of Modern Art, Sao Paulo, Brésil.

2011

Galerie Chantal Crousel, Paris, France.
Zachęta Ermutigung, Zachęta National Gallery of Art, Varsovie, Pologne.
Franz West: Installation / Wolfgang Tillmans: New Works, Juana de Aizpuru, Madrid, Espagne.
Wolfgang Tillmans, *Regen Projects*, Los Angeles, États-Unis.
Staatsgalerie Stuttgart, Allemagne.
Wako Works of Art, Tokyo, Japon.
Out of the Boxes Part 1, Gallery 3: Wolfgang Tillmans, curated by Beatrix Ruf, Andrea Rosen Gallery, New York, États-Unis.
Out of the Boxes Part 2, Gallery 3: Wolfgang Tillmans, curated by Stefan Kalmar, Andrea Rosen Gallery, New York, États-Unis.

2010

Andrea Rosen Gallery, New York, États-Unis.
Galerie Daniel Buchholz, Berlin, Allemagne.
Wolfgang Tillmans, Serpentine Gallery, Londres, Royaume-Uni.
Walker Art Gallery, Liverpool, Royaume-Uni.

2018

Wolfgang Tillmans, Qu'est-ce qui est différent? / What is different?, Carré d'Art Musée d'art contemporain de Nîmes / Sternberg Press, Nîmes, France / Berlin, Allemagne.
ReCycle, Galerie Chantal Crousel, Paris, France.

2017

Wolfgang Tillmans, Taschen, Cologne, Allemagne.
Wolfgang Tillmans, Wolfgang Tillmans, Fondation Beyeler, Switzerland, Hatje Cantz, Allemagne.
Wolfgang Tillmans, Wolfgang Tillmans 2017, Tate Publishing, Londres, Royaume-Uni.
Wolfgang Tillmans, Concorde, Verlag der Buchhandlung Walther König (new ed.), Allemagne.

2016

Wolfgang Tillmans, Conor Donlon, Donlon Books, Londres, Royaume-Uni.
Wolfgang Tillmans, On the Verge of Visibility, Fundação de Serralves, Porto, Portugal.
Ether, Galerie Chantal Crousel, Paris.

2015

The Cars, Verlag der Buchhandlung Walther König, Cologne, Germany.
What's wrong with redistribution?, exh. cat. The Hasselblad Foundation, Gothenburg, Sweden.
Your Body is Yours, exh. cat. The National Museum of Art, Osaka, Japan.

2014

Excursus. 8. Berlin Biennale, Hatje Cantz Verlag, Ostfildern.

2012

Neue Welt, Wolfgang Tillmans, Taschen, Berlin, Germany.
Wolfgang Tillmans, FESPA Digital/FRUIT LOGISTICA, Walther König, Köln, Germany.

2008

Lighter. Ostfildern: Hamburger Bahnhof, Museum für Gegenwart, Hatje Cantz.
Birnbaum, Daniel. *50 Moons of Saturn*. T2 Torino Triennale, Ed. Skira.

2007

Manual. Verlag der Buchhandlung Walther König. Sprengel Installation. Hannover: Sprengel Museum.

Why we must provide HIV treatment information. London: (photography) HIV i-base.

Ulrich Obrist, Hans. *The Conversation Series Vol. 6 – Wolfgang Tillmans*. Cologne: Verlag der Buchhandlung Walther König.

Carciofo – Still Lifes. Seoul: Oroom Gallery.

Wolfgang Tillmans. Exhibition at the Hammer Museum, Los Angeles and the Museum of Contemporary Art, Chicago. 10 May-12 Aug.

2006

Freedom from the Known. New York: PS1, Steidl.

Wolfgang Tillmans. London/New Haven: MCA Chicago/Hammer Museum LA (Ed.), Yale University Press.

Nickas, Bob. *Pictures to Perceive the World*. PS1 Contemporary Art Center. New York: Steidl.

2005

Truth study center. Cologne: Taschen. 2004

Wako Book 3. Tokyo: Wako Works of Art.

Freischwimmer. Tokyo: Tokyo Opera City Gallery.

2003

If one thing matters, everything matters. London: Tate.

2002

Wolfgang Tillmans: Still Life.

Harvard University Art Museum.

Verwoert, J., P. Halley, and M. Matsui (Ed)

Wolfgang Tillmans. London, New York: Phaidon Press.

2000

Kernan, Nathan. *Moments of Being. Apocalypse. Beauty and Horror in Contemporary Art, Catalogue* Royal Academy of Art. London: 2000.

Wako Book 2. Tokyo: Wako Works of Art. Portraits. Cologne: Verlag der Buchhandlung Walther König.

Aufsicht/View from Above. Ostfildern: Hatje Cantz.

AC: Isa Genzken / Wolfgang Tillmans. Cologne: Museum Ludwig, Verlag der Buchhandlung Walther König.

1999

Totale Sonnenfinsternis. Cologne: Galerie Daniel Buchholz.

Wako Book 1999. Tokyo: Wako Works of Art.

Soldiers – The Nineties. Cologne: Verlag der Buchhandlung Walther König.

1998

Burg. Cologne: Taschen, 1998 (reissued as *Wolfgang Tillmans*, 2002).

1997

Concorde. Cologne: Verlag der Buchhandlung Walther König.

1996

Wer Liebe wagt lebt morgen. Ostfildern-Ruit: Catalogue Kunstmuseum Wolfsburg.

1995

Wolfgang Tillmans. Cologne: Taschen, (reissued 2002).

Wolfgang Tillmans. Zurich: Kunsthalle Zurich.

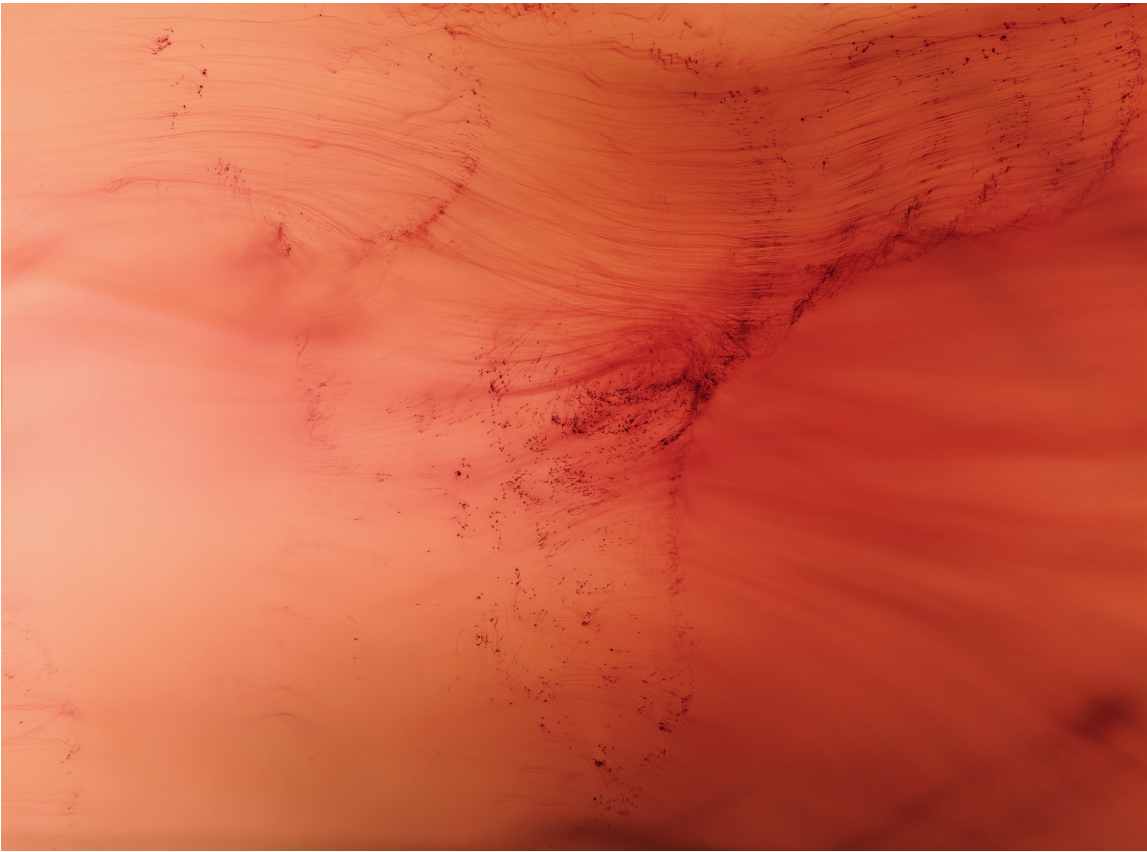
Wolfgang Tillmans. Frankfurt: Portikus Frankfurt.



Wolfgang Tillmans
Michael, Kirche, août 1990
FNAC 94105 (5)
Centre national des arts plastiques
© Wolfgang Tillmans / Cnap /
crédit photo : (service interne)

Wolfgang Tillmans
Boot-Foot, août 1992
FNAC 94105
Centre national des arts plastiques
© Wolfgang Tillmans / Cnap /
crédit photo : (service interne)





Wolfgang Tillmans

Urgency VI, 2006

FNAC 2011-0200

Centre national des arts plastiques

© Wolfgang Tillmans / Cnap /

crédit photo : Galerie Chantal Crousel



Wolfgang Tillmans

Tom Mohican, novembre 1993

FNAC 94105 (9)

Centre national des arts plastiques

© Wolfgang Tillmans / Cnap /

crédit photo : (service interne)



Wolfgang Tillmans

Sans titre, 1992 - 1998

FNAC 99369 (1 ÷ 35)

Centre national des arts plastiques

Vue de l'exposition *The Family of the Invisibles*. Collections du Centre national des arts plastiques et du Frac Aquitaine au Seoul Museum of Art et au Ilwoo Space, République de Corée, du 05 avril au 29 mai 2016.

© Wolfgang Tillmans / Cnap / crédit photo : Seoul Museum of Art

L'Engagement, une manifestation du réseau diagonal

21 expositions, 233 artistes, 10 régions, 19 départements.

Pour célébrer ses 10 ans, le réseau Diagonal produit un événement national avec le Centre national des arts plastiques (Cnap) qui se déroulera entre septembre 2019 et février 2020.

Sous la thématique de «l'engagement», les membres du réseau Diagonal présentent une programmation artistique spécifique s'articulant à partir des œuvres issues de la collection du Cnap. Cette position «engagée» permet au réseau de poser un constat politique et artistique sur la photographie en France.

Cet événement à géométrie variable et polysémique inaugure le principe d'un rendez-vous national tous les 3 ans dont l'objectif est de proposer des visions singulières et plurielles sur la photographie.

Le réseau

Le réseau Diagonal est un réseau national et européen réunissant des structures de production et de diffusion de la photographie contemporaine qui se consacrent également au développement de pratiques d'éducation à l'image.

Le réseau rassemble des institutions photographiques reconnues, des centres de photographie en région et des structures culturelles de terrain historiquement installées dans les territoires.

Par l'expertise de ses membres, il participe à la professionnalisation et à la structuration du secteur de la photographie en France. Les structures membres de Diagonal - soucieuses de faire découvrir l'image au plus grand nombre - s'engagent fortement pour la transmission de valeurs communes d'éducation autour de la photographie, pour l'accompagnement professionnel et le respect des artistes photographes, et pour la création photographique contemporaine par la mutualisation des moyens de production et de diffusion.

L'ENGAGEMENT

SEPT. 2019
> FÉV. 2020

Points de vue du Réseau Diagonal sur l'engagement en photographie
Une manifestation nationale en partenariat avec le Cnap

10 10 ANS – UN RÉSEAU
À TOUTE ÉPREUVE
QUI S'EXPOSE !

DIAGONAL
RÉSEAU NATIONAL DES STRUCTURES DE DIFFUSION
ET DE PRODUCTION DE PHOTOGRAPHIE



@dagp
Pour le droit des artistes

Le Centre national des arts plastiques (Cnap)

Le Centre national des arts plastiques (Cnap) est un établissement public du ministère de la Culture. Il s'attache à soutenir et à promouvoir la création artistique contemporaine dans sa plus grande diversité, tant du point de vue des disciplines – peinture, sculpture, design, photographie, vidéo, design graphique, etc. – que des parcours professionnels. Il apporte son expertise et son soutien à l'émergence de nouvelles formes en accompagnant les artistes et les professionnels de l'art contemporain.

Le Cnap intervient dans l'économie artistique en tant que collectionneur public et par des actions de soutien à la création. Il enrichit, pour le compte de l'État, une collection nationale dénommée Fonds national d'art contemporain. Prospective et unique par son ampleur, cette collection compte aujourd'hui plus de 102 500 oeuvres, acquises depuis plus de deux siècles, et forme l'une des plus importantes collections publiques d'Europe. C'est une « collection sans murs », le Cnap ne disposant pas de lieu d'accueil du public ou de présentation des œuvres. À travers les acquisitions, le Cnap soutient la création vivante, est en repérage permanent, attentif aux pratiques les plus actuelles. Par ailleurs, le développement de projets de recherche sur la collection se traduit par une implication dans plusieurs programmes de recherche et la mise en place d'appels à candidatures pour des bourses de recherche curatoriale.

Le centre d'art image/imatge

Situé au cœur du département des Pyrénées-Atlantiques dans la ville d'Orthez, le centre d'art image/imatge est dédié à la promotion et à la diffusion de l'image contemporaine. Outre la photographie, qui tient une place prépondérante dans sa programmation artistique, son champ d'action explore les différents formats de l'image dans la création actuelle que ce soit la vidéo, le multimédia, l'installation ou encore le graphisme.

Implanté dans un tout nouvel espace de 250m² depuis fin 2013, le centre d'art propose toute l'année des expositions auxquelles sont associés des événements et des actions de médiation destinés à sensibiliser un large public. Son soutien à la création contemporaine passe évidemment par un travail mené avec les artistes, émergents ou reconnus, via la production d'œuvres et d'éditions ou parfois en les accueillant en résidence sur le territoire.

Direction

Cécile Archambeaud

Médiation culturelle, accueil du public

Adeline Maura

Régie

Christophe Clottes

Le centre d'art image/imatge reçoit le soutien du Ministère de la culture - DRAC Nouvelle-Aquitaine, du Conseil régional Nouvelle-Aquitaine, du Conseil départemental des Pyrénées-Atlantiques et de la ville d'Orthez. Membre du réseau d.c.a/association française de développement des centres d'art, de DIAGONAL, réseau photographie en France, de astre, réseau arts plastiques et visuels en Nouvelle-Aquitaine et de BLAI, association nationale des professionnels de la médiation en art contemporain.

Presse (sélection)



Wolfgang Tillmans, "Victoria Park, 2007", Courtesy Galerie Chantal Crousel, Paris - Galerie Buchholz, Berlin/Cologne. © Wolfgang Tillmans

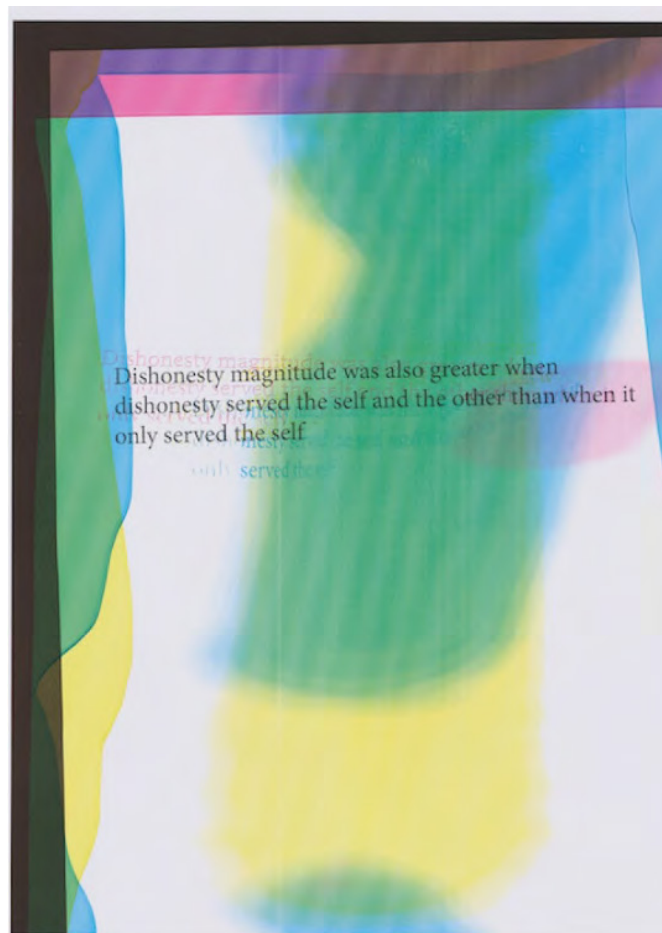
Entretien exclusif avec le photographe Wolfgang Tillmans : “Je veux rendre l’activisme attractif”

Dans un entretien exclusif, le photographe Wolfgang Tillmans se livre sur son récent engagement politique en faveur de l’Europe, intimement lié à l’utopie des raves des années 1990.

Les pupilles extasiées des raves des 90s, les néo-vanités d’un tas d’habits gisant au sol, de fruits se recroquevillant sous la lumière du petit matin, ou encore les grandes abstractions pixellisées. Wolfgang Tillmans a réussi là où la plupart des photographes échouent : non seulement son vocabulaire est immédiatement reconnaissable, mais il a réconcilié également la sensualité intime de son médium et les ambitions conceptuelles de l’art contemporain, souvent réticent à accepter entre ses rangs les photographes – c’est particulièrement le cas en France. Cette plasticité tient beaucoup à sa manière de combiner les différentes images entre elles. Dans les constellations qu’il dessine au mur en associant différentes tailles d’images et types d’encadrement, mais aussi dans les planches de recherche se lit une pensée en train de se faire, attachée à relier plutôt qu’à isoler.

Après deux grandes expositions monographiques à la Tate Modern à Londres et à la Fondation Beyeler à Bâle, le Carré d'Art à Nîmes lui confie l'intégralité de ses espaces. Comme point de départ à l'exposition, il y a d'abord une nouvelle série entreprise il y a deux ans autour du phénomène du "*backfire effect*" ("*effet rebond*"), mécanisme psychologique expliquant que l'on puisse être persuadé d'avoir raison alors que toutes les évidences prouvent le contraire. Que l'on en soit arrivé à ne plus croire aux faits, c'est ce que démontrent la prolifération des fake-news. A partir d'un scanner en fin de vie trouvé dans la rue en bas de son atelier berlinois, l'artiste dissout dans des nappes de couleur RMB des fragments de textes, diagnostics psychologiques, interrogations laconiques et divers documents relatifs au phénomène en question. Mêlées à ses prises de vues habituelles, les images viennent réorienter la lecture de toute son œuvre. Et résonnent avec des œuvres de jeunesse pas montrées jusqu'alors, des scans de photos noir et blanc qu'il réalise dans les années 1987-88 alors qu'il a vingt ans.

A quelques mois de son cinquantième anniversaire, Wolfgang Tillmans mène plusieurs activités de front : un *project-space* à Berlin (Between Bridges), une activité de musicien et de DJ (il vient de sortir un nouvel EP remixé par Roman Flügel) ainsi qu'un engagement politique s'exprimant notamment à travers des affiches, des textes dans les journaux allemands et des billets d'humeur sur Instagram. Une constellation donc, comme celle que tissent ses image, où le détail résonne avec l'infini, où l'intime est déjà intensément politique et la fête se confond avec la création d'espaces libertaires.



Wolfgang Tillmans, "CLO 004", 2017. Courtesy Galerie Chantal Crousel, Paris ; Galerie Buchholz, Berlin/Cologne. © Wolfgang Tillmans.

En mai 2016, alors que plane la menace du Brexit, tu te lances dans la campagne avec une série de posters pour défendre l'Union Européenne. Dans la presse, tu déclarais être à ce moment devenu "ouvertement politisé". As-tu ressenti qu'être artiste ne suffisait plus, ou voulais-tu contraire mettre à profit la visibilité dont tu bénéficiais en tant qu'artiste ?

Wolfgang Tillmans - Je ne suis pas devenu un artiste politique en 2016. J'ai toujours eu l'impression de l'être ; et mon travail a toujours servi de caisse de résonance à des idées, des esthétiques et des positions politiques. En revanche, je ne m'en étais jamais servi pour faire campagne. Tout au long des années 1990, j'ai regretté que les jeunes soient moins politisés qu'au cours des années 1980 dans lesquelles j'ai grandi. Pour moi, il n'y a aucune contradiction entre le clubbing et l'engagement politique. Mais j'ai aussi conscience que personne n'aurait eu envie que je vienne leur faire la morale. J'ai donc surtout voulu rendre l'activisme attractif. D'ailleurs, l'activisme doit surtout se prolonger par l'engagement politique de la majorité de la population. Ce n'est pas une poignée d'activistes très actifs qui nous sauveront, mais que chacun se sente concerné et exprime ses opinions politiques. Le centre, les vues modérées, on les entend trop peu.

Ce qui serait une manière de répondre à la question concernant ton propre engagement, qui est d'abord celui du citoyen...

Oui, c'est le cas. Je ne recherche en aucun cas le romantisme des extrêmes. La pop-culture a toujours été fascinée par les positions politiques extrêmes. Ce n'est pas ce qui fait tourner le monde. Nous devons parvenir à inverser le mouvement centripète qui place les extrêmes au centre du débat et de la visibilité publiques. Tout ne peut pas être extraordinaire. S'engager au sein d'un parti politique classique est sans doute assez fastidieux, ça n'a rien de sexy au premier abord. Mais si tu ne le fais pas, d'autres le feront à ta place. Désormais, nous sommes face à une situation où la nouvelle droite est tellement guidée par une mission suprême que si nous ne faisons rien, elle progressera inéluctablement. Si c'est le cas, notre liberté à tous qui en pâtira.

Cette idée de normalité revient souvent dans ton travail. Dans les années 1990, lorsque tu photographies ton cercle proche, tu ne cherches pas à parler de toi mais à montrer comment les gens normaux s'habillent, se prélassent et font la fête. A l'époque, montrer la majorité invisible, magnifier le quotidien, c'était nouveau...

En art et en musique, les extrêmes m'intéressent énormément. Mais effectivement, j'ai toujours été attentif à ne pas sous-estimer la valeur du banal. La raison est simple : le banal est réaliste.

Il est souvent dit que face à la nouvelle droite (l'*Alt-Right*), la gauche traditionnelle a perdu la faculté d'imaginer les récits fédérateurs de demain. Est-ce pour cela tu as choisi d'intégrer également des images à tes posters, pour qu'ils ne parlent pas uniquement à la raison mais aussi aux sens ?

Au début, j'avais l'intention de n'utiliser que du texte, car je désirais garder mon travail visuel séparé. Mais la combinaison du texte et de l'image est une formule éprouvée et redoutablement efficace. De nombreuses personnes m'ont également fait remarquer que plus personne aujourd'hui ne faisait des posters. Or pour moi, cela ne fait aucun sens puisque n'importe quel smartphone affiche une image avec du texte : c'est un poster ! J'ai donc choisi d'adapter les posters en quatre formats : une version Instagram, une version PDF à imprimer soi-même, le format A1 classique que nous avons imprimés à l'atelier, puis nous avons pris conscience du poids des t-shirts – le corps de la personne qui le porte devient un poster pour des réseaux sociaux. Le côté affectif joue effectivement un grand rôle. J'ai réalisé que personne ne parlait de manière positive de l'Union Européenne ; et que si je ne le faisais pas, peut-être que personne ne le ferait. Pour moi, j'associe d'abord l'UE à plein de moments heureux passés à l'étranger ou avec des ressortissants des autres pays. Peut-être est-ce une expérience plus présente dans le monde de l'art ou de la musique. Il n'en reste pas moins que nous avons vécu dans les années les plus pacifiques de l'histoire de l'Europe.

Tu insistes beaucoup sur le fait que lorsque tu as grandi, la mode et la musique exprimaient des positionnements sociaux – des formes de vies fédératrices, sans forcément parler d'engagement politique. Perçois-tu aujourd'hui des phénomènes de pop-culture qui jouent le même rôle ?

Il y a toujours des voix très puissantes aux Etats-Unis. Des artistes à grand succès comme Beyoncé n'hésitent pas à faire entendre leur voix, mais ce phénomène concerne essentiellement la communauté noire. En revanche, la scène club est étonnamment peu politisée alors que c'est elle qui a le plus à perdre. Par exemple en Allemagne, l'AfD (le parti eurosceptique d'extrême droite) vient de déposer une motion au parlement pour faire fermer le Berghain, le mythique club berlinois. Pour l'extrême droite, la liberté du dancefloor est perçue comme une provocation. S'ils arrivent au pouvoir, la première chose qu'ils feront serait de brimer la vue nocturne. C'est leur hobby préféré, ainsi que celui du néolibéralisme en général. Voilà la liberté que je défends, celle du dancefloor qui rejoint celle de l'art. En ce moment, on me demande très souvent si je pense que l'art devrait être plus engagé : je réponds à la fois oui et non. Ce qui dérange l'extrême droite avec les clubs est la perte de temps, l'inutilité de ces moments de communion. La beauté de l'art est également d'être inutile. Et d'un autre côté, les artistes ont oublié le pouvoir dont ils disposent. Lorsqu'ils s'expriment, ils sont écoutés. Or justement, trop d'artistes ont peur ou honte de faire entendre leur voix dans les débats politiques ou sociétaux.

Tu publies régulièrement des textes engagés dans les journaux allemands, tandis sur ton Instagram, chaque image est un prétexte à poster un long texte d'actualité dans la légende – souvent sans rapport avec la photo. L'écriture, c'est récent chez toi ?

Pas entièrement. En 1994, j'avais publié un long texte dans la revue Purple qui s'appelait *Les Années Dix? The Nineties Haven't Happened yet !* Mais pour répondre plus directement à la question, c'est bel et bien récent que l'écriture prenne cette ampleur. Je me rends surtout compte que je peux le faire, que je sais parler et écrire et que j'ai envie de m'en servir plus. La confiance est venue avec l'âge, auparavant je me sentais gêné de m'exprimer. Surmonter cette gêne est primordial.

Récemment, le New York Times publiait une longue enquête sur le futur "post-texte" où il était question du passage d'un internet de l'écrit à un internet de l'image et de la vidéo. Lorsque tu détournes l'usage d'un média de comme Instagram pour y poster des textes, est-ce une manière de résister à la facilité de la consommation fast-food des images ?

Oui, c'est une stratégie délibérée de ma part. Ne pas atteindre la totalité de son auditoire potentiel n'est pas très grave. Si 90% ne lisent pas le texte, cela veut quand même dire que 10% le liront. C'est déjà important. Lorsque les gens ne vont pas voter, c'est l'attitude inverse qui les conditionne : ils se disent que leur vote n'aura de toute manière pas d'importance ; ou ne veulent pas tenter de changer les choses s'ils ne peuvent pas avoir exactement ce qu'ils veulent. Pour en revenir à Instagram, je n'ai jamais été inscrit sur un autre réseau social, et je ne pense pas qu'un médium détermine forcément ses usages. Ici aussi, le choix nous appartient ; y compris celui de continuer à vouloir lire et écrire.

Sur Instagram, tu postes des vues de détail à deux doigts de basculer dans l'abstraction, tandis que pour ta dernière série autour du "Backfire Effect", tu te sers d'un scanner en fin de vie pour reproduire des bribes de texte. Pas de visages ; peu de corps, ou fragmentés . Ton travail est-il en train de prendre un tournant plus conceptuel ?

Pour moi, toutes les images figuratives, c'est à dire toutes celles faites avec un appareil photo, l'ont toujours été. Chaque photo est confrontée à un dilemme conceptuel : pourquoi aurait-elle la moindre importance ? Quelle est la possibilité que l'on s'en souvienne plus tard ? Au vu des millions de photos prises tous les jours, la possibilité est infime – il y a vingt ans, c'était la même chose. Parler de ma vie ne m'a jamais intéressé. Je parle à travers mon vécu parce que c'est la seule matière que j'aie à ma disposition. Lorsque je photographie une pile d'habits, je ne cherche pas à montrer mes habits mais ce que j'y perçois. – le potentiel social ; la qualité sculpturale, sensuelle ou sexuelle. Dans les années 1990, je me suis demandé pourquoi j'avais tant envie de faire des portraits ; si tout en prenant des photos alternatives de personnes pouvant être considérées telle, je n'étais pas en train de reproduire un processus normatif. Est-ce que je légitimais l'industrie de l'image en faisant contre ma volonté l'apologie de certains standards de beauté ? Et en même temps, le plaisir de prendre des photos a toujours été là. J'aime toujours faire des photos de natures mortes. Et je n'en ai toujours pas marre de faire des photos. Elles changent tout en restant remarquablement identiques. L'exposition à Nîmes le montre bien : mes toutes premières œuvres, les photocopies de la fin des années 1980 que je faisais lorsque j'avais 20 ans rejoignent la dernière série sur le "Backfire Effect".

Si la photographie reste pour toi un plaisir, est-ce que tu l'aurais aussi choisie comme moyen d'expression si tu avais eu 20 ans en 2018 ?

Il y a quelques jours, je parlais avec des étudiants en photo qui me disaient se sentir menacés par Instagram. Lorsque j'ai commencé dans les années 1980, j'aurais pu avoir le même sentiment vis-à-vis de photographes plus âgés. Au contraire, j'ai assez vite ressenti que c'était une liberté de ne plus avoir à prendre les photos qu'ils avaient déjà faites. Personne ne nous oblige à continuer à reproduire ce que d'autres ont déjà fait mieux que nous. J'ai le sentiment que nous vivons à une époque de transition aussi riche que problématique ; il y a tant de textures et d'affects avec lesquels travailler. Bien sûr, les années 1990 sont une pierre d'achoppement pour la jeune génération, car elles ne semblent ne jamais vouloir prendre fin. Personnellement, je me retrouve toujours dans beaucoup de valeurs de cette décennie.

Comment tu expliques ce revival des années 1990 ?

Parce que nous n'en sommes jamais sortis ! Et nous n'en sommes jamais sortis parce qu'elles ont été le symbole d'une valorisation de l'instant présent. Cette immédiateté, nous ne pouvons l'expérimenter par procuration. Pour moi, les valeurs des années 1990, ou du moins certaines d'entre elles, sont authentiquement inadaptées au système capitaliste. Certes, les tentatives de vendre l'esthétique et l'esprit des années 1990 n'ont pas manqué. J'ai moi-même dû défendre mon langage photographique à la fin de la décennie lorsque cette esthétique a commencé à être reprise par la pub et la mode mainstream. Reste que nous avons toujours autant faim d'expériences immédiates et du sentiment d'appartenir à une communauté.

Dans le sillage du mouvement des places, on a récemment beaucoup évoqué la vulnérabilité de corps rassemblés malgré tout, malgré les différences ; sans que préexiste un but ou une fin prédéfinie....

Je retrouve cette idée dans le clubbing ; la sensation de communion à travers l'atomisation du dancefloor, le sentiment d'être rassemblé tout en dansant seul. L'unique chose que je regretterai serait peut-être la disparition des paroles dans la dance music des années 1990, qui questionnerait peut-être la portée de l'identification que peut produire un track sans paroles. Mais en fait je pense que ce n'est pas le cœur du problème. Le clubbing reste un acte de résistance contre le capitalisme, dont la liberté sexuelle et l'improductivité ne pourra jamais être commercialisée.

- ***Wolfgang Tillmans*, jusqu'au 16 septembre au Carré d'Art à Nîmes**



INTERVIEW

WOLFGANG TILLMANS «A LA FIN, LA SEULE CHOSE QUI RESTE D'UNE CIVILISATION EST L'ART»

Par Clémentine Mercier
— 17 mars 2017 à 17:56

Wolfgang Tillmans explique son rapport à la photographie, son implication politique et l'évolution de son travail sur trois décennies.



Tukan (2010). Photo Wolfgang Tillmans



On le célèbre ici comme un enfant du pays. Premier artiste non britannique à avoir reçu le Turner Prize en 2000, Wolfgang Tillmans (photo Anders Clausen) a vécu près de vingt ans à Londres, et en a adopté le mode de vie. Né en 1968 à Remscheid, en Allemagne, l'artiste habite désormais Berlin. Ce printemps, il occupe près de 14 salles à la Tate Modern, à l'aise comme un poisson dans la Tamise. Rencontré la veille

de l'ouverture, Wolfgang Tillmans, presque 50 ans, décontracté et généreux, s'allonge sur un banc au centre de l'expo, large sourire aux lèvres, et prend le temps d'expliquer sa vision du monde et de la photographie, qu'il veut poétique, expérimentale et engagée. Difficile de résister au charme doux du photographe, pleinement concerné et à la nonchalance déconcertante.

Pendant PhotoLondon 2016, vous vous êtes engagé contre le Brexit...

C'est une campagne que j'avais commencée seul au début de l'année. C'est la première fois que je suis devenu activiste politique. J'ai toujours été politisé dans ma vie, et mon travail l'a toujours été dans un sens, mais pour la toute première fois, je suis devenu militant. Je me suis rendu compte que personne en Grande-Bretagne ne défendait avec chaleur l'Europe. On parlait surtout des dangers qu'il pouvait y avoir à la quitter, mais il n'y avait personne pour rappeler que, peut-être, l'Europe était une bonne idée. Pour moi, cela a été une chose tellement forte de vivre ma vie comme un Européen, de voyager en France, d'apprendre les langues, d'étudier puis de déménager en Grande-Bretagne... J'ai toujours eu conscience qu'il y a soixante-dix ans, l'Europe n'avait pas ce visage.

Vous avez pensé cette exposition au moment où vous êtes devenu un activiste, est-ce que cela a changé votre manière de la concevoir ?

Cette campagne d'affichage était tournée vers le résultat de l'élection, qui était important pour moi. Cela n'avait rien à voir avec l'art. L'exposition de la Tate parle d'art et pas de Brexit, pas de Trump non plus. Elle raconte la façon dont je regarde le monde. Dans ce regard, je transmets différentes sensibilités. J'espère que je présente les choses de façon non sexiste, non raciste, non xénophobe, avec un point de vue opposé à l'extrême droite. Certaines photos ont une charge plus politique que d'autres. L'urgence continue et j'aimerais montrer mes posters contre le Brexit dans d'autres pays européens [*ce qu'il fait d'ailleurs ces jours-ci aux Pays-Bas, ndr*]. La mauvaise ambiance est partout maintenant.

Militez-vous dans un parti ?

Non. Mais j'ai l'impression de faire plus de choses en n'étant pas affilié à un parti en particulier. Pour résumer, nous devrions tous nous impliquer davantage dans les endroits qui comptent. C'est bien différent que de poster des trucs sur Facebook ou d'émettre une opinion dans un bar. On pense toujours que l'art est marginal et qu'il n'a aucune influence. Or, ce n'est pas vrai. Les cultures sont définies par l'art et par leur production culturelle. Et, à la fin, la seule chose qui reste d'une civilisation est l'art... Il compte donc. Et comptent aussi les problématiques sur lesquelles il se focalise. C'est pour cela que j'ai commencé *Between Bridges*, un espace d'exposition non-commercial dans un local à Londres en 2006...

Vous en montrez les cartons d'invitation dans l'expo. Que représente ce lieu ?

A l'époque, je réfléchissais à l'art des jeunes artistes à Londres et tout me paraissait si formel... alors que le monde est plein de sujets intéressants pour lesquels on pouvait se passionner. En 2006, déjà, ce n'était pas un monde parfait qui autorisait à être apolitique : on avait la guerre en Irak, le fondamentalisme. J'ai été obligé de montrer dans ce lieu alternatif des artistes qui étaient d'une façon ou d'une autre assez politiques.

Vous avez commencé par montrer David Wojnarowicz (artiste et militant homosexuel dans les années 80 à New York)...

Il m'a paru être le choix parfait. C'était un artiste excellent qui ne mâchait pas ses mots. Il parlait avec beaucoup de colère. Je l'ai exposé comme un exemple et comme un rappel pour tous - et surtout pour moi-même d'ailleurs - sur le courage que l'on peut avoir en tant qu'artiste. On a aussi montré Charlotte Posenenske, dont les sculptures en carton et en aluminium, éditables à l'infini, ont un positionnement politique sur la valeur des choses... Par ailleurs, mon projet *Playback Room*, la salle de musique, donne de la valeur à la musique enregistrée...

Vous vendez un disque dans la boutique du musée. Vous êtes devenu musicien ?

Oui, c'est bien ma musique. C'est quelque chose que j'ai commencé à l'âge de 17 ans, puis je me suis arrêté pendant vingt-huit ans et, il y a deux ans, mon côté performatif est revenu. On peut voir dans l'expo la première vidéo où je me mets en scène. Et je me suis mis à refaire de la musique. J'ai utilisé des paroles écrites il y a trente ans... C'était fascinant.

Vous avez une grande confiance pour vous lancer ainsi dans la musique...

Oh non ! Pas du tout. Je me sens encore très peu sûr de moi avec ça...

Quand avez-vous vécu en Grande-Bretagne ?

Je m'y suis installé dans les années 90, cela fait donc vingt-six ans. Puis je suis retourné à Berlin il y a dix ans et j'y ai déménagé mon studio il y a quatre ans. Mon *boyfriend* y vit, et c'était la meilleure solution pour nous. Londres est si intense. Mais la vie y a changé et tout y est devenu commercial. Il n'y a plus rien de gratuit à part les collections permanentes de certains musées.

Pouvez-vous expliquer votre succès en Angleterre alors même que vous avez refusé de vendre des photos au publicitaire Charles Saatchi ?

Cette histoire est tout à fait mineure. Je n'aimais pas ses campagnes. Je n'avais juste pas envie de faire partie de cela. Mais bien sûr, la Grande Bretagne représente beaucoup plus de choses que Charles Saatchi. On a toujours l'impression de l'extérieur qu'il occupe le terrain, mais c'était il y a vingt ans. Je n'ai pas l'impression que mon succès ici soit plus grand qu'à New York ou en Allemagne. J'ai toujours été étonné par le fait que mon travail puisse se traduire dans différents pays, comme au Japon par exemple. Il y a quatre ans, j'ai même exposé et fait un grand tour en Amérique du Sud. J'ai compris que j'avais beaucoup de fans là-bas.

Vous avez commencé à travailler avec le magazine I-D...

Pour revenir aux années 80, il y avait peu de médias qui montraient une scène alternative et une culture jeune non commerciale. J'ai commencé en 1989 pour eux, et j'ai été un contributeur régulier à partir de 1991. En 1995, le magazine a beaucoup changé pour devenir plus mode, ce qui est encore le cas aujourd'hui. Mais jusqu'à cette date, c'était très underground. Malgré cela, *I-D* reste un magazine intéressant. Ils sont conscients de cet héritage, de cette voix de la rue, de la culture jeune dans toutes ses couleurs et sous toutes ses facettes. Quand j'étais impliqué, c'était de petites publications de 96 pages et c'était pré-Internet. On regardait ces pages comme la seule source et la seule nourriture visuelle possible. J'ai reçu de là un grand sens de l'énergie, de la culture dance, de l'acid house...

L'utopie de la club culture ?

Pour moi, cela a été une vision politique, et même si j'étais intéressé par les beaux-arts, j'ai toujours aimé l'énergie qui venait de la musique pop, des night-clubs, de tout ce qui s'y passait...

Allez-vous toujours en club à Berlin ?

Bien sûr. Une bonne chose à Berlin, c'est que l'âge importe peu et il n'y a pas de fermeture aux plus âgés... Les gens de plus de 30 ans qui sortent encore, c'est possible, ce n'est pas un truc bizarre et c'est normal là-bas.

Vous avez affirmé être «heureux de ne pas connaître l'histoire de la photographie»...

Je ne connaissais pas si bien l'histoire de la photo au moment où j'ai élaboré mon propre style. C'était une réponse aux critiques de certains photographes. Bien sûr, je n'étais pas totalement sans culture, mais je ne fais partie d'aucune école. Je n'appartiens pas à l'école de Düsseldorf, Eggleston n'a pas non plus eu un impact très fort sur moi. Il est formidable, il n'y a pas de doute là-dessus, mais ce n'est pas ma religion.

C'est pour cela que vous photographiez plein de choses différentes comme cet écran, ce monumental cul masculin ou le blanc absolu, comme sur ce tirage immaculé ?

La photographie toute blanche ? C'est un nuage, j'ai photographié l'intérieur d'un nuage ! Cela m'a pris trente ans pour faire cette photographie. La chose intéressante à propos de l'art, c'est qu'avec la maturité, on ne fait pas la même chose qu'à 25 ans. Je suis heureux de travailler dans le champ des arts visuels, car c'est un espace où l'on peut grandir. Avec la musique pop, vous êtes *out* quand vous avez 35 ans. Vous avez sans doute vu déjà ça, une photo prise depuis un hublot d'avion où l'on ne voit rien du tout. Au moment particulier où j'ai pris cette photo, c'est ce que j'ai vu. C'est vraiment ce que l'on voit à l'intérieur d'un nuage ! Etais-je capable de prendre cette photo ? C'est toujours la question qui précède chacune de mes images. Parce que c'est hautement improbable finalement que l'on puisse prendre une photo de cela. Dans un monde de milliards et de milliards d'images, pourquoi ma photo pourrait-elle ou serait-elle importante finalement ? C'est toujours un défi que je me lance.

Qu'est-ce qui motive encore votre désir de faire des images ?

Je ne travaille pas toujours avec le même *modus operandi*. Par exemple, la photo de cette main tendue à New York pendant une manifestation du Black Lives Matter : là, je suis motivé par l'idée d'amplification, j'aime l'idée d'être un porte-voix. Je peux prendre la photo et la mettre sur le mur : des milliers de personnes vont la voir pendant les quatre mois de l'exposition. Pour d'autres images, c'est un jeu pur. J'adore jouer dans la chambre noire avec les lumières et le papier photosensible. Enfin, cette photographie statique d'écran est politique et poétique en même temps. Normalement, on ne peut pas photographier un écran car il y a toujours des barres noires qui apparaissent - j'avais déjà essayé sans réussir il y a trente ans. Mais j'étais à Saint-Petersbourg et j'ai vu un vieil écran plat dans ma chambre d'hôtel. Là, j'ai enfin trouvé la façon de photographier correctement un écran sans barres noires. Chaque image est une expérience. C'est à chaque fois un nouveau challenge.

Et la photo de ce cul monumental ? A qui est-il ?

Je ne sais pas. Enfin si, je sais très bien, mais je ne peux pas vous le dire. C'est un cul qui doit rester secret. ◀

Clémentine Mercier

EXPOSITIONS

DANS LA PEAU DE WOLFGANG TILLMANS

Le photographe allemand est un activiste. La Tate Modern le rappelle à l'occasion de ce palpitant électrocardiogramme de l'homme et de son œuvre

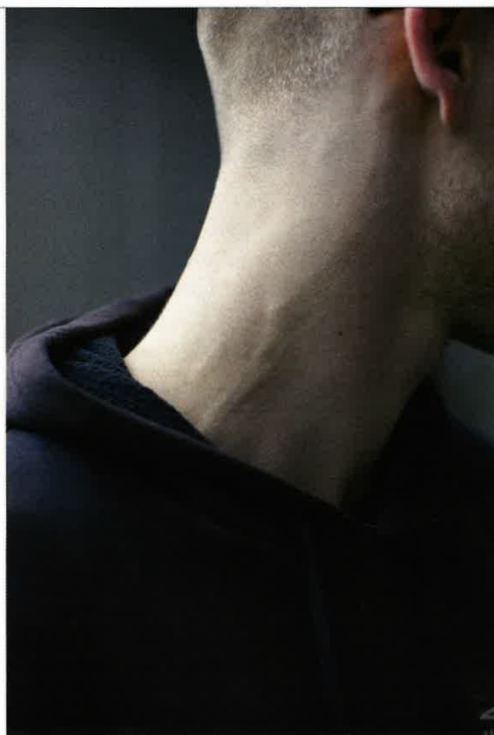
PHOTOGRAPHIE

Londres. Un électrocardiogramme précise toujours la date de sa réalisation. Celui de Wolfgang Tillmans, pratiqué par la prestigieuse institution londonienne à la veille des presque 50 ans de l'artiste allemand, n'y échappe pas. La mention « 2017 » en titre de l'exposition à la suite de son nom n'est pas anodine, à l'heure où la Grande Bretagne s'apprête à sortir de l'Union européenne, tandis que les déclarations de Donald Trump, Vladimir Poutine et Marine le Pen forment une inquiétante caisse de résonance. Les pays vacillent sous la montée des nationalismes, les effets du drame migratoire en Méditerranée et les *fake news*. Wolfgang Tillmans s'en fait ici le dénonciateur en apposant sa manière de voir le monde dans un « *habiter poétique et pensant* », pour reprendre Martin Heidegger. La Tate développe au fil des salles cette

approche en se faisant l'écho autant de la photographie, des installations, de la vidéo, la performance que de la musique, l'édition ou encore de son intérêt manifeste pour l'architecture.

Amateur de musique

Si l'on retrouve la plupart des grandes séries de l'artiste (« Silver », « Headlight », « Greifbar »...), ses expérimentations et libertés en matière de prise de vue, d'impression et d'accrochage, la Tate Modern convoque avant tout ce qui fait battre le cœur du photographe. Une première dans l'approche de sa création visuelle. En ce sens, donner une large place aux *truth study centers* (centres d'étude de la vérité regroupant articles, photographies ou courbes statistiques sur tel ou tel sujet étudié et entamé par l'artiste depuis 2005) ou réserver une salle à ses goûts musicaux, élargit les points de vue. À mi-parcours, une « *Playback Room* » est en effet réservée à la sélection personnelle de Tillmans, grand



Wolfgang Tillmans, *Collum*, 2011. © Wolfgang Tillmans.

amateur de musique, de boîtes de nuit et musicien lui-même. À l'automne 2016 est sorti *Fragile-Visual*, son premier album, qu'il a entièrement composé.

Dans cette salle, l'évocation de la programmation artistique de *Between Bridges* – espace d'exposition qu'il a ouvert en 2006 à Londres

avant de le transférer à Berlin, où il vit désormais – ouvre à une autre focale. À l'instar de la vaste salle réservée à ses différents articles, affiches et ouvrages que l'on peut consulter. Visiblement curieux de tout, l'artiste a trouvé dans la création et l'art les meilleurs alliés pour conjurer les régressions et les visions

ségrégationnistes, homophobes et/ou racistes. Wolfgang Tillmans n'a jamais mâché ses mots ni caché ses sentiments. En témoignent les slogans de la campagne d'affichage anti-Brexit qu'il a réalisée lors du référendum au Royaume-Uni. L'intérêt qu'il porte aux autres cultures et aux fonctionnements sociaux répond aux chaos et errements du monde.

Les portraits de ceux qu'il rencontre au cours de ses différents voyages ou qui forment sa constellation d'êtres aimés ou de références, disent beaucoup sur ses questionnements et attachements. Deux portraits d'Oscar Niemeyer pris à peu

La Tate Modern convoque ce qui fait battre le cœur du photographe. Une première dans l'approche de sa création visuelle

d'années d'intervalle font ainsi écho à sa passion pour l'architecture. Une salle du rez-de-chaussée de la Tate a d'ailleurs été réservée à l'installation de *Book for Architects*, projection sur quatre écrans de 450 photographies d'édifices, d'artères ou espaces urbains prises entre 2004 et 2014 dans 37 pays et cinq continents. On a désormais hâte de découvrir fin mai l'autre grande rétrospective Wolfgang Tillmans concoctée par la Fondation Beyeler, à Riehen en Suisse.

● CHRISTINE COSTE, ENVOYÉE SPÉCIALE

WOLFGANG TILLMANS : 2017, jusqu'au 11 juin, Tate Modern, Bankside, Londres.

Wolfgang Tillmans, superstar de l'art contemporain

Judith Benhamou-huet / Journaliste | Le 01/06 à 06:00, mis à jour à 10:23



« Nite Queen », 2013. Dans ses photos, Wolfgang Tillmans aborde les grands comme les petits sujets, joue avec les cadrages, les effets de matière, de lumière ou de taille Galerie Buchholz

Le génie de certains artistes consiste à vous obliger à vraiment regarder ce qu'ils ont à montrer. C'est le cas de l'Allemand installé à Londres Wolfgang Tillmans (né en 1968), lauréat en 2000 du Turner Prize. S'il reste encore peu connu en France, il est devenu, à juste titre, une des superstars de l'art contemporain international. Il est en ce moment l'objet d'une exposition à la Tate Modern de Londres et d'une autre qui vient d'être inaugurée, importante aussi en qualité comme en quantité (200 oeuvres), à la Fondation Beyeler de Bâle. Il est aussi présent dans le pavillon international de la Biennale de Venise et une salle entière lui est consacrée à Paris, au Grand Palais, dans l'exposition de Laurent Le Bon sur le sujet des jardins (jusqu'au 24 juillet).

Selon Tillmans, l'exposition anglaise montre l'état du monde aujourd'hui depuis la guerre en Irak, il y a quatorze ans. L'expo bâloise consiste davantage en une exploration intime qui commence avec un autoportrait dessiné de 1986 jusqu'à ses

dernières photos. « *La production de Wolfgang incarne parfaitement les images de notre époque. Il y a une unanimité des critiques au sujet de son importance pour le XXI^e siècle* », affirme Samuel Keller, le patron de la Fondation Beyeler, qui consacre pour la première fois l'intégralité de ses espaces à un photographe. Wolfgang Tillmans a d'abord marqué en peuplant ses photographies de scènes d'une jeunesse trash - la sienne. Mais, rapidement, il s'est révélé, en élargissant son style et son répertoire.

ABSTRACTION ET FIGURATION

Son travail peut être qualifié de contemplatif, car il contient beaucoup de vide, de silence et de ce qu'on appelle le dérisoire. Son genre consiste à mélanger abstraction et figuration, petits et grands formats, photos encadrées et photos scotchées au mur ou épinglées. Une photo riche et une photo pauvre. Il aborde les grands et les petits sujets : un essuie-glace en action sous la pluie et un marché en Afrique qui ressemble à une peinture orientaliste ; un grain de peau sur la partie intime d'un corps et un jeune homme en train d'uriner sur un fauteuil... Il joue avec les effets de matière, de lumière ou de taille, avec les cadrages, appliqués ou pas. Tillmans surprend, Tillmans, dérange, Tillmans attendrit. A la Fondation Beyeler, cet accrochage flottant, qui fait passer comme un zapping géant d'une intimité à l'autre, oblige le spectateur à s'appliquer à regarder.

WOLFGANG TILLMANS

Londres, Tate Modern jusqu'au 11 juin.

Bâle, Fondation Beyeler,

jusqu'au 24 octobre.

ARTFORUM



BASEL

WOLFGANG TILLMANS

Fondation Beyeler

May 28–October 1

Curated by Theodora Vischer

Few artists working today illuminate the politics of everyday life with the subtle insight and devastating versatility of photographer Wolfgang Tillmans. He turns seemingly casual observations of simple subjects, like friends or flowers, into potent symbols of youth, community, mortality, and hope. The implicit social engagement of Tillmans's work pervades the vast but carefully chosen survey now at Tate Modern. But a second exhibition, opening this month at the Fondation Beyeler, offers a more introspective view. This show, focusing on the artist's studio-based work, will include portraits, still lifes, and staged shots, plus films and music. Look for Tillmans—an ingenious installation artist and quiet provocateur—to activate the complicated meanings in his own work, slyly tweaking the foundation's patriarchal canon of blue-chip modernist masters.

—Brian Wallis

Wolfgang Tillmans 2017

Tate Modern, London 15 February – 11 June

As the show's title reminds us, it is '2017'. Many things have changed since the last Tate survey of Wolfgang Tillmans's work, in 2003. In the wake of last year's 'Brexit' vote in particular, this celebration of the first foreign-born winner of the Turner Prize has a particular, timely resonance. What hasn't changed, however – on the evidence of this exhibition – are Tillmans's subjects. Friends, plants, casual views of exotic locations (Buenos Aires, Yazd, Addis Ababa), food, the way clothes hang, transport, the fall of light across a room – the things that interest him are the same things that always have; the same things, on the whole, that Instagram-users are interested in too. As on that app, the idea of a life that often emerges out of these captured moments is one of which I find myself jealous. It's the great streak of pale sunshine slanting across an interior in *Miracles of Life* (2009) that arrests me, but I find myself lingering on the room's good wooden furniture and piled Persian rugs. The problem may be mine. I've never fully separated Tillmans's work from his life, or my idea of it; however brilliant his art, it's only ever mattered to me as much as *he* has, his life a model of how to be in the world: tough but sensitive, cool but committed, serious but hedonistic.

Tillmans's own image rarely appears here (while the gallery permits photography,

the exhibition leaflet specifies 'no selfie-sticks'), but the gregariousness of the curating – which features a rare videowork, a live programme, ephemera from the artist's Berlin-based project space, juvenilia like a foray into garment design and an inexplicable gong sculpture – reveals the artist in a surprising number of dimensions; he even codesigned the catalogue.

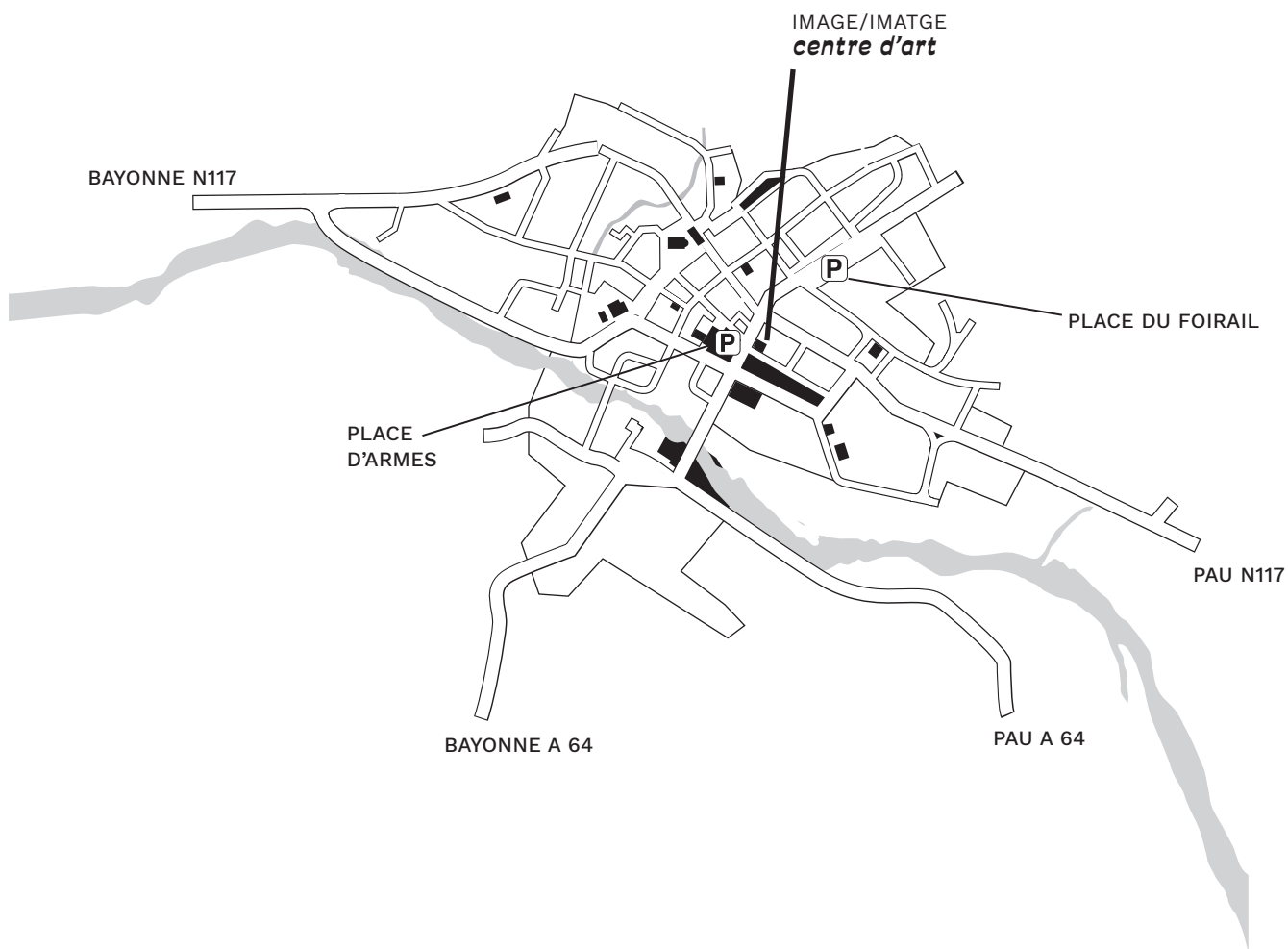
A parallel sense of generosity is felt in Tillmans's photographs: this show demonstrates (pretty much as the 2003 one did) that he attends to water sprayed from a drainpipe with as much care he does a sky full of stars. The title subject of *Weed* (2014), displayed as a print several metres high, soars like a cathedral spire (is producing a print at this scale an awesome feat? I assume so, but with its minimal exposition, this exhibition is not the place to understand technique); a humble pear, backlit, glows like Uluru at dawn. These images' primary – only? – register is wonder; the world seems too full of grandeur for it to be any other way. Adjust the crop of the waterfall in *Iguazu* (2010) and it could be a spread in *National Geographic*; for all its titular disdain, even the construction-site study *Shit buildings going up left, right and centre* (2014) makes a pretty enthralling vista: a warm-hued study of pattern and planes. Even when he eschews representation, working without cameras, the results – as with

the *Greifbar* series, in which abstract marks spread sporelike across cloudy colour fields – are a numinous sublime.

It's not all signs and wonders: the simultaneously earnest and puckish *Truth study center* (2005–) assembles news clippings, documents, Tillmans's photographs and found images to evoke a bewildering media landscape, inviting us to question the production of 'factual' narratives, and images' role within it. In the final room, a similar installation, *Time Mirrored 3* (2017), displays Tillmans's photographs with observations of historical distance: 'The end of the Cold War is now as long ago as the end of ww11 was in 1970', for example. A statement of how elusive progress can seem, it also suggested the expansive potential for change in any span of time. Accordingly, hung nearby are images of sites where change is due (Lampedusa, Gaza), or that suggest unpredictability (an abeyance of waves, a clear horizon). For a moment, the world feels upliftingly mutable. The exhibition's takeaway, after 14 crowded rooms, is one pretty familiar to Tillmans fans – the world is strange, confusing, fragile, but fundamentally wonderful. Still, in 2017, hope is no negligible thing. Next to the exit door is a grid of four photographs of apples, growing on the branch in different seasons. Sometimes ripeness is all. *Matthew McLean*



Shit buildings going up left, right and centre, 2014. © the artist



IMAGE/IMATGE
centre d'art
3 RUE DE BILLÈRE
64300 ORTHEZ
05 59 69 41 12
INFO@IMAGE-IMATGE.ORG
IMAGE-IMATGE.ORG

ENTRÉE LIBRE ET GRATUITE
MARDI - SAMEDI / 14H - 18H30
MERCREDI DE 10H - 12H ET 14H - 18H30
FERMÉ LUNDI, JEUDI, JOURS FÉRIÉS
ET DU 21 DÉCEMBRE AU 6 JANVIER 2020

IMAGE
IMATGE
**centre
d'art**